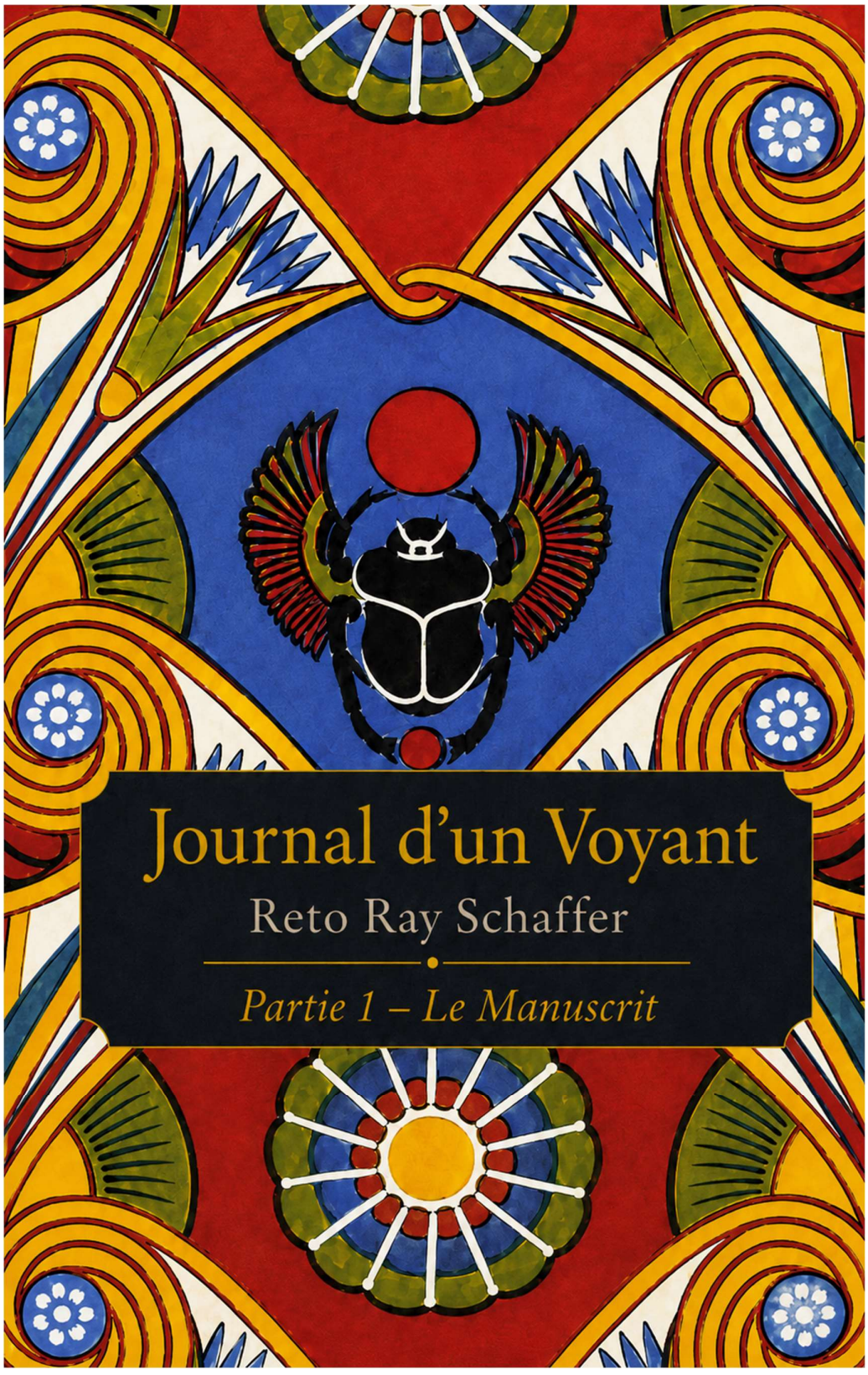

Journal d'un Voyant
Reto Ray Schaffer
Partie 1 – Le Manuscrit

JOURNAL D’UN VOYANT

Partie I · Le Manuscrit

Reto Ray Schaffer

PARTIE I

Le Manuscrit

Ce livre est dédié à ma famille et à mes amis.

… Alors un très vieux prêtre égyptien se serait écrié :
« Ô Solon, vous autres Grecs, vous restez donc d'éternels enfants ; un vieux Grec, cela n'existe tout simplement pas. »

« Vous êtes tous jeunes dans votre âme, ai-je répondu, car elle ne contient aucune opinion originelle issue de toute la tradition, ni aucun savoir blanchi par les siècles. »

Et voici pourquoi :
Souvent déjà, et de bien des manières, l'humanité a été détruite et le sera encore — le plus radicalement par le feu et par l'eau, et, dans une moindre mesure, de mille autres façons.

—

D’or était la race des hommes doués de parole
au commencement du monde, créée par les Immortels ;
elle habitait la demeure de l’Olympe.

C’était au temps de Cronos,
lorsqu’il régnait sur les hauteurs.

Ils vivaient comme les dieux,
le cœur libre de soucis accablants.
Loin des peines et du travail ils vivaient —
la faiblesse de l’âge les touchait à peine.

Le cœur, les mains et les pieds en mouvement harmonieux,
ils se réjouissaient du bonheur,
délivrés de tout mal.

Comme vaincus par le sommeil, ils mouraient.
Joie et délice étaient leur vie ;
la terre nourricière leur offrait tous ses fruits,
à profusion.

De leur propre élan, ils accomplissaient paisiblement leur œuvre
dans l’abondance des biens.

Mais depuis que la terre a recouvert cette race,
ils sont devenus, selon la puissante volonté de Zeus,
des esprits.

Les bons demeurent encore aujourd’hui sur la terre
et veillent sur les hommes mortels.

On les appelle « dispensateurs de bénédictions » ;
c’est une charge véritablement royale
qui leur fut confiée.

Librement d’après Hésiode

—

COMMENT EST NÉ CE LIVRE ?

Thibaud, le frère de ma femme, était assis à côté de moi dans un Piper Archer. L'appareil avait à peu près le même âge que ma confiance dans les petits avions.

« Cinq ans », affirma Thibaud.

Je n'avais aucun moyen de le vérifier.

Il avait besoin d'heures de vol, je devais me rendre au Caire et, avec le début des vacances de printemps, tous les vols de ligne étaient complets. Deux besoins qui n'avaient rien à voir l'un avec l'autre produisirent un plan de voyage.

Le décollage de Kloten fut cahoteux. Le brouillard pesait sur la piste, un vent latéral secouait le fuselage. Pendant que nous accélérions, je tenais dans la main la lettre de mon grand-père. Je l'avais lue si souvent au cours des dernières semaines que le papier s'était assoupli aux plis.

Cher Reto …

Bientôt, tu tiendras entre tes mains un héritage important de ce monde et tu apprendras à me connaître un peu. Bientôt, ta vie changera, et une part de la mienne te reviendra. Comme j'aurais aimé te serrer dans mes bras, mon petit-fils. Car tu es, pour le dire avec retenue, bien plus qu'un grand espoir. Tu es tout pour moi.

Alexandre

Ces quelques lignes me frappaient à neuf chaque fois que je les lisais.

Mon père était mort d'une insuffisance cardiaque un mois plus tôt. Peut-être avait-il trop bu. Il n'avait jamais connu son propre père. Frieda, ma grand-mère, n'avait presque jamais parlé d'Alexandre, comme si elle avait dû cacher à sa famille non seulement un homme, mais toute une époque.

Mon père souffrait de ce vide. Et plus encore : son père préférait acheter des maisons plutôt que des sous-vêtements neufs à ses enfants. Lorsque Internet entra dans nos foyers, dans les années quatre-vingt-dix, il se mit soudain à chercher frénétiquement des noms et d'anciennes traces.

En vain.

Et voilà que le grand-père inconnu se manifestait depuis la mort.

Pas auprès de son fils.

Auprès de moi, son petit-fils.

« Tout va bien ? » demanda Thibaud.

« Oui. »

« Tu es pâle. »

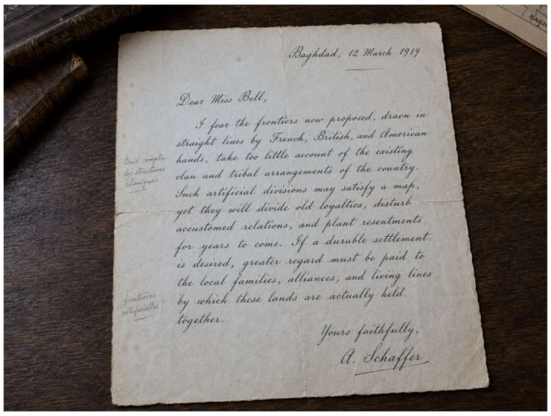
« C'est ma couleur naturelle dans les petits avions. »

Il hocha la tête comme s'il s'agissait d'un fait médicalement reconnu, puis reporta son attention sur les instruments.

La lettre d'Alexandre était accompagnée d'un courrier de huit pages signé d'un certain Hussein Ali Al Atia. Il se présentait comme un ami de mon grand-père et racontait le

travail d'Alexandre pour la commission Mespo… ou Mésopotamie après la Première Guerre mondiale, Gertrude Bell, le tracé des frontières et d'anciennes fouilles en Égypte, à Sumer et en Inde.

Mon grand-père avait manifestement participé à la réorganisation politique de ce monde tout en recherchant les vestiges d'une culture bien plus ancienne.



Baghdad, 12 March 1919

Dear Miss Bell,

I fear the frontiers now proposed, drawn in straight lines by French, British, and American hands, take too little account of the existing clan and tribal arrangements of the country. Such artificial divisions may satisfy a map, yet they will divide old loyalties, disturb accustomed relations, and plant resentments for years to come. If a durable settlement is desired, greater regard must be paid to the local families, alliances, and living lines by which these lands are actually held together.

Yours faithfully,

A. Schaffer

Al Atia mentionnait surtout des tablettes d'argile sumériennes qu'Alexandre avait possédées et ajoutait, presque en passant, qu'il avait été un grand admirateur d'Édith Piaf.

C'était le premier détail personnel que j'apprenais à son sujet.

Le second était que toute sa fortune était revenue à sa gouvernante, Thérèse. Il y était parvenu en lui cédant la Fondation suisse pour l'Antiquité.

Tiens, tiens, avais-je pensé à la première lecture. La gouvernante.

La lettre contenait aussi une photographie d'elle, prise en 1960 — l'année de la mort d'Alexandre et, en même temps, celle de ma naissance.

Thérèse était une femme d'une beauté remarquable, élégamment vêtue, les cheveux noirs relevés, le cou long et les yeux en amande, où se mêlaient quelque chose de doux et d'intrépide.

Au dos, il n'y avait que ces mots : Je t'embrasse, Thérèse.

Je ne savais pas si ces mots s'adressaient à mon grand-père ou à moi.

Une rafale saisit notre Piper. Mon estomac protesta.

« Tu crois que ce vent va encore durer longtemps ? »

« Possible. »

En situation de crise, Thibaud possédait le pouvoir apaisant d'un caillou.

Deux escales et une nuit en Italie plus tard, nous atteignîmes Chypre. Le réservoir du Piper était effectivement beaucoup trop petit pour une distance pareille. Thibaud me l'avait expliqué plusieurs fois — probablement pour qu'en cas de crash, je sache au moins qu'il avait eu raison.

Dans le cockpit, nous mangeâmes les sandwiches de la veille. La salade était épuisée, le salami tirait sur le vert et la mayonnaise me coulait sur le pantalon.

La tisane calmante ne calma rien. En revanche, la petite toilette ne tarda pas à se rappeler à moi.

Pendant la dernière partie du vol, j'écoutai Édith Piaf. Sa voix emplit les écouteurs et relia d'une manière étrange l'homme inconnu de la lettre à moi.

Je regardai encore une fois la photo de Thérèse et me demandai pourquoi Alexandre n'avait jamais pris contact avec son fils.

Avait-il su que celui-ci le cherchait ? S'était-il tu pour protéger quelqu'un ? Ou avait-il simplement été lâche ? Pourquoi mon père n'avait-il rien reçu de l'héritage ? Les morts ont cet avantage : ils peuvent opposer un silence lourd de sens à n'importe quelle question.

Dans le bord sombre de la vitre du cockpit, je ne vis pas mon propre visage pendant un instant.

Une vieille main reposait sur un drap blanc. Une lumière glissait dessus à intervalles réguliers. Un son clair retentit, puis une pause, puis un autre.

Je clignai des yeux. Je ne vis de nouveau que mon reflet, l'épaule de Thibaud et le ciel au-dessus de la Méditerranée.

« Ça va ? » demanda-t-il.

« Oui. Probablement la tisane. »

« La tisane calmante ? »

« Elle travaille de façon très autonome. »

Je n'y pensai pas davantage. Plus tard, j'appris que les images qui changent notre vie ressemblent souvent, au début, à de simples perturbations. Alors que nous approchions du Caire, Thibaud annonça :

« On se pose. Heureusement. J'ai un besoin urgent d'aller aux toilettes, et le réservoir est vide depuis quelques minutes. »

Je le regardai. Il souriait. À ce jour, je ne sais toujours pas s'il plaisantait.

1er jour / tard dans la soirée

À l'aéroport, nos chemins se séparèrent. Thibaud s'occupa de l'avion et du vol retour, tandis que je filais en taxi vers l'hôtel.

Le Caire était chaud, bruyant, rempli d'une énergie incapable de décider si elle voulait vivre ou exploser.

Le chauffeur m'expliqua pourquoi il y avait partout des maisons inachevées, maudit les fonctionnaires de l'époque de Nasser et me raconta l'histoire de Muhammad Ali, qui avait cédé un obélisque aux Français en échange d'une horloge.

Je me demandai brièvement comment le célèbre boxeur s'était retrouvé dans l'histoire égyptienne, mais je gardai cette pensée amusante pour moi.

Ma chambre d'hôtel était petite, mais étonnamment bien équipée. Même la télévision fonctionnait. Non que j'en eusse besoin.

Après une douche rapide, je me rendis à l'adresse qu'Al Atia m'avait indiquée. Elle menait à un salon de chicha dans une rue latérale. Des hommes étaient assis dans une fumée épaisse, accrochés à leurs pipes à eau comme des plongeurs à leurs bouteilles d'oxygène.

Un serveur m'apporta du thé sucré.

Hussein Ali Al Atia me reconnut immédiatement. Il était plus petit que je ne l'avais imaginé, portait un costume clair et tenait une serviette en cuir sous le bras. Sa poignée de main était ferme.

« Vous ressemblez à Alexandre », dit-il.

« Je n'ai jamais vu de photo de lui. »

« Alors vous devrez simplement me croire. »

Il s'assit et me regarda avec un mélange de curiosité et d'affection qui me mit mal à l'aise.

« Votre grand-père parlait souvent de vous. »

« Il ne me connaissait pas. »

« Il savait que vous existiez. »

« Ce n'est pas la même chose. »

Al Atia baissa les yeux.

« Non, dit-il. Ce n'est pas la même chose. »

Il commanda un café pour lui et un autre thé pour moi, sans me demander mon avis. Puis il posa la serviette sur la table.

À l'intérieur se trouvait un manuscrit relié, jauni, friable sur les bords, couvert de l'écriture française serrée d'Alexandre. Entre les pages étaient glissées des copies, des photographies et des dessins de signes anciens. Quelques photos tombèrent au sol.

« Voilà l'héritage de votre grand-père », dit Al Atia.

Je touchai le paquet jauni.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« La traduction de plusieurs textes de tablettes d'argile. Peut-être aussi la réunion de plusieurs copies. »

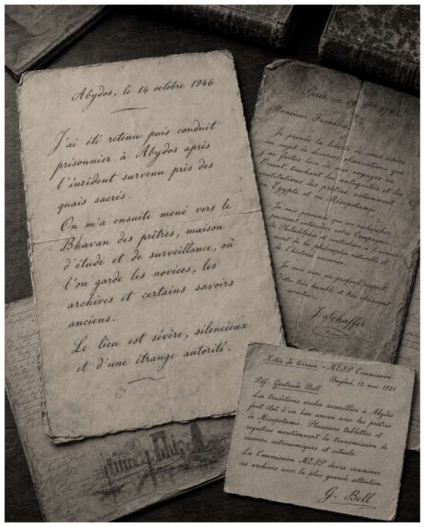
« Sumérien ? Babylonien ? Élamite ? »

« En partie. Certaines tablettes viennent d'Uruk, d'autres de Syrie. Les textes sont fragmentaires, les langues changent. Votre grand-père était pourtant convaincu qu'ils formaient un récit continu. »

« De quoi parlent-ils ? »

Al Atia eut un sourire fatigué.

« D'un voyant. »



« Que voyait-il ? »

Al Atia passa deux doigts sur le bord de la serviette.

« Au début, des animaux, des hommes, des âges, des cultures qui s'élevaient puis disparaissaient, et des événements que les autres ne percevaient pas. Plus tard, des époques qui n'appartenaient pas à sa propre vie. »

« Donc le passé ? »

« L'avenir aussi. Ou des histoires qui se donnaient pour l'avenir. »

« Cela ne paraît pas très fiable. »

Al Atia réfléchit un instant.

« Peut-être comprendrez-vous mieux un jour. »

Il le dit sans sourire.

« Alexandre avait écrit dans la marge d'une tablette : Plus d'images ne signifie pas nécessairement plus de vérité. »

Al Atia me regarda comme s'il s'attendait à ce que cette phrase touche déjà quelque chose en moi.

« Et pourquoi était-ce dangereux ? »

« Parce que les dirigeants ne demandent pas la vérité. Ils demandent des connaissances et des techniques qui pourraient peut-être leur être utiles à l'avenir. »

J'attendis une explication plus précise. Elle ne vint pas.

« Alexandre reçut les tablettes pendant son travail au Proche-Orient. Il les traduisit pendant des décennies. Plus tard, il fit cacher une partie des originaux. »

« Pourquoi ? »

« Parce que certains n'y voyaient pas de l'histoire, mais un mode d'emploi. »

« Où sont les tablettes maintenant ? »

« Une partie a disparu. Une autre a été vendue. Et une partie se trouve peut-être encore là où votre grand-père l'a laissée. »

« Où ? »

Al Atia se tut.

« Probablement à Damas. »

Le mot tomba entre nous comme un petit caillou dans une eau profonde.

« Et pourquoi me donnez-vous cette partie du manuscrit ? »

« Parce que je l'ai promis à Alexandre. »

« Vous avez écrit que je recevrais un héritage du monde. »

« Lisez-le. »

« Et après ? »

« Alors vous saurez peut-être pourquoi Alexandre s'est tu. »

Je n’aimais pas ce genre de réponse. Elle sonnait importante et dispensait celui qui la prononçait de toute explication.

« Pourquoi n’a-t-il rien laissé à mon père ? »

Al Atia me regarda longuement.

« Peut-être que tout héritage aurait été trop dangereux pour lui. En outre, il avait déjà reçu pas mal d’argent sans savoir de qui il venait. Il s’en doutait probablement. Et votre père menait une vie tout à fait différente. Alexandre pensait que le manuscrit vous appartenait. »

« Il ne me connaissait pas. »

« Peut-être vous connaissait-il mieux que vous ne le croyez. »

« Ce n’est pas rassurant. »

Al Atia rit doucement.

Puis il me parla de Thérèse. Elle n’avait pas été la gouvernante d’Alexandre, mais sa compagne, sa traductrice et, durant ses dernières années, son lien avec le monde extérieur. Elle avait conservé le manuscrit jusqu’à sa mort. Après son décès, il avait été envoyé par DHL au Caire.

C’était l’accord. Et maintenant, il se trouvait devant moi.

« Pourquoi toutes ces précautions ? Et pourquoi ce détour par Le Caire ? »

« Parce que votre grand-père avait peur. Il était convaincu qu’on chercherait à lui arracher le manuscrit. Surtout en Europe. Et parce qu’il voulait que vous me rencontriez. »

« Peur de qui ? »

« Peut-être ne le savait-il pas lui-même. Il n'existait pas de deuxième partie achevée. Seulement des notes en marge, des noms de lieux, des copies de tablettes endommagées et des indications qu'Alexandre avait réparties entre quelques amis. »

« Et qu'est-ce que je suis censé en faire ? »

« Reconstituer ce qu'il n'a plus pu reconstituer. »

« Et pourquoi moi ? »

« Alexandre ne se cherchait pas lui-même dans le passé, bien qu'il ait trouvé des indices laissant penser qu'il apparaissait probablement lui aussi dans l'ancienne histoire. Il voulait savoir ce qu'était devenu Re-Tho. Lorsque vous êtes né en 1960, l'année de sa mort, cette recherche est devenue urgente. »

« Pourquoi ? »

« Dans ses dernières notes, votre nom et celui de Re-Tho figuraient côte à côte. Plusieurs de ses amis reçurent des indices, mais aucun d'eux une explication. »

« Ce n'est pas une preuve. »

« Non. Mais c'est une piste possible. »

Je pris le manuscrit.

Lorsque nous quittâmes le salon, il faisait nuit. Le Caire flamboyait. Les voitures se pressaient, les klaxons se disputaient, les gens se déplaçaient entre lumière et poussière.

Pour me dire au revoir, Al Atia posa une main sur mon bras.

« Faites-en une copie avant de commencer à lire. »

« Pourquoi ? »

« Parce que les livres disparaissent plus facilement qu'on ne le croit. »

Je pris cela pour l'une de ces remarques dramatiques que les vieux hommes aiment placer à la fin d'une rencontre.

Moins de deux jours plus tard, je savais qu'il avait raison.

2e jour / 16 h 10

Dans l’après-midi, j’errai comme en rêve dans les rues et les ruelles du Caire. La serviette sous mon bras me semblait plus lourde qu’elle ne l’était.

2e jour / 21 h 15

De retour dans ma chambre d’hôtel, je posai le paquet sur la table et commençai à lire.

L’écriture d’Alexandre demandait de l’attention, mais elle était lisible. Il n’avait pas seulement traduit les textes : il avait numéroté, classé, comparé et commenté les tablettes cunéiformes. À certains endroits, des questions figuraient dans la marge.

Le récit commençait dans un monde antérieur aux royaumes connus d’Égypte et de Sumer. Un garçon nommé Re-Tho racontait Tehenu, dernier vestige d’une culture en train de disparaître. Il s’agissait probablement de l’Atlantide. Pourtant, ce mot ne figurait pas sur les tablettes.

Après quelques pages, je n’avais plus l’impression de lire un texte inventé. La voix était trop singulière, trop charnelle et trop peu respectueuse envers ses propres dieux.

Re-Tho parlait de famille, de maîtres, de faim, de jalousie, d’amour et des grandes questions de l’être comme si tout cela se trouvait sur la même table de cuisine.

Je lus jusque tard dans la soirée. Puis je pris le manuscrit, enfilai mes tongs et courus jusqu’à une boutique de photocopies que j’avais repérée dans l’après-midi. Incroyablement, elle était encore ouverte. Je posai les pages sur la machine, une à une.

Lentement. Avec précaution.

À chaque contact, le papier semblait me rappeler qu’il était plus vieux que mon impatience.

Je copiai tout le manuscrit. Le lendemain matin, j'y retournai et scannai chaque page ; oui, je les enregistrai même sur ma clé USB.

Cela me parut excessif. Plus tard, cet excès sauva le texte.

3e jour / 13 h 00

Dans l'après-midi, je rencontrai dans le hall de l'hôtel une femme appelée Alayna.

Elle était élégante, portait un foulard rouge à motifs et parlait un français excellent. Le matin même, dans le couloir de l'hôtel, j'avais failli lui tomber dans les bras — vêtu uniquement d'un slip et en route vers les douches communes.

Ma tenue ne l'avait pas impressionnée. Elle avait simplement souri, comme si les Européens à moitié nus faisaient partie du quotidien de cet hôtel.

À présent, elle prétendait travailler pour une fondation culturelle. Elle en savait étonnamment long sur les textes sumériens et me demanda, d'un ton tout aussi désinvolte, si j'étais au Caire pour de vieux documents.

Je répondis de façon évasive. Elle proposa que nous dînions ensemble le soir.

J'acceptai.

Ceux qui s'étonneraient plus tard de ma crédulité devraient se rappeler qu'Alayna était belle et que, depuis presque deux jours, je ne conversais qu'avec un mort depuis longtemps.

Le soir, nous nous retrouvâmes dans un snack non loin de l'hôtel. Alayna jeta un coup d'œil à la cuisine et déclara que nous y mourrions probablement tous les deux — mais pas de manière romantique.

Elle proposa un établissement de danse du ventre. J'étais plus qu'un peu surpris, mais d'accord.

L'endroit était cher, sombre, saturé d'un air parfumé dans lequel même la musique semblait étourdie. À côté de nous étaient assises deux Américaines habillées de couleurs criardes, couvertes de piercings, les cheveux teints de toutes les couleurs, et agréablement indifférentes aux regards des autres clients. Entre les danses, on passait de la musique occidentale moderne.

L'une d'elles, légèrement éméchée, chanta avec beaucoup d'entrain :

I kissed a girl and I liked it …

L’autre l’embrassa sur sa bouche rouge cerise.

Puis une femme dansa sur la petite scène au son d’une musique orientale de belly dance. Tout en elle bougeait avec un tel naturel qu’on aurait dit que le corps humain n’était pas cette affaire embarrassante que les religions en avaient fait plus tard.

Alayna riait. Parfois comme une petite fille innocente. Parfois comme une femme qui avait depuis longtemps appris qu’un rire pouvait ouvrir ou fermer une porte.

Elle commanda de l’arak pour nous deux, parla de fouilles et toucha plusieurs fois ma main en parlant. Mais elle ne s’intéressait pas seulement aux rois morts et aux tombeaux.

Elle voulait savoir si Alexandre avait écrit, dans ses notes, sur la maîtrise de l’eau, le refroidissement artificiel, les espaces hermétiques ou des engins volants propulsés au mercure.

Comment connaissait-elle Alexandre et ses recherches ? Plus qu’étrange.

« Pour une fondation culturelle, vous vous intéressez de façon remarquable à la partie technique de ces anciennes civilisations », dis-je.

« La culture, c’est ce que les hommes construisent lorsqu’ils veulent survivre. »

« Et les espaces hermétiques ? »

Elle fit lentement tourner son verre par le pied.

« Certains textes anciens décrivent des villes capables de vivre indépendamment de leur environnement. Des cycles fermés. Eau, air, nourriture. »

« Sous terre ? »

« Ou ailleurs. »

« Sur Mars ? »

Alayna eut un bref mouvement de surprise. Pourquoi pas ? Après tout, le Mahabharata en parlait lui aussi. Puis elle sourit.

« Vous posez beaucoup de questions. »

« Vous donnez peu de réponses. »

« Alors nous sommes tous les deux faits pour cette conversation. »

Après quelques verres d'arak, je sortis mon carnet.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

« Je vous écris un poème. »

« Pourquoi ? »

« Probablement à cause de l'arak. »

Elle se renversa en arrière et me regarda écrire. Bien qu'elle parlât parfaitement français, j'écrivis en anglais :

Who is this Goddess that is chasing my dreams?
Sending her arrows to a yet unknown goal
Her laughter is that of an innocent girl
But her heart seems to bleed.

Our spirit is free, tell us the philosophers
Humans lie in bondage, says religion
I don't care what they all say, but I wonder:
Why is my heart suffering?

The rhythm of life dominates too loud my inner song.
So let me stand up and ask you:
Shall we dance?

Je voulais lui donner le poème.

Je n'en eus pas l'occasion. Elle trouvait probablement les poèmes insupportables.

Alayna s'excusa en disant qu'elle devait téléphoner et quitta la table. Elle ne revint pas. Vingt minutes plus tard, le serveur m'annonça que la dame était partie.

Avec l'addition, il posa sur la table une photo d'Alayna.

Au dos, il était écrit :

Merci pour le dîner.

Une photo étonnamment réussie. Mais pourquoi la photo ? Bon, je n'avais jamais compris les femmes.

Quatre boissons et un dîner coûtaient à peu près le prix d'un petit village égyptien.

Ce n'est que plus tard que je me demandai si Alayna voulait vraiment savoir comment les hommes avaient vécu autrefois. Peut-être cherchait-elle plutôt le mode d'emploi d'un avenir dans lequel tous les humains ne resteraient pas sur Terre.

Lorsque je rentrai à l'hôtel après minuit, la porte de ma chambre était ouverte.

Le manuscrit avait disparu.

Sur le miroir de la salle de bains, quelqu'un avait tracé du doigt deux lignes dans la buée. Elles convergeaient, mais ne se croisaient presque pas.

Une marque de Caïn ? me demandai-je.

Le signe me semblait familier, bien que je ne me souvienne pas l'avoir remarqué consciemment dans le manuscrit.

Le téléphone sonna.

Je décrochai.

Personne ne répondit. En arrière-plan, j'entendis un son régulier.

Sonnerie. Pause. Sonnerie.

Puis une femme dit en français :

« Damas n'est pas… » La communication fut coupée.

J'appelai la réception. On m'assura qu'aucun appel ne m'avait été transféré.

J'eus alors le temps d'examiner le désordre : mes vêtements étaient par terre. La serviette avait été éventrée. L'appareil photo et l'argent liquide étaient toujours dans le coffre.

Seuls la copie d'Alexandre, mon ordinateur portable et les photocopies avaient disparu.

Je m'assis sur le lit. D'abord, je ressentis de la colère. Puis de la honte. Ensuite de nouveau de la colère — cette fois contre la honte.

La clé USB était toujours dans la poche de mon pantalon.

Al Atia avait eu raison. Les livres disparaissaient plus facilement qu'on ne le croyait.

Je l'appelai. Il resta longtemps silencieux.

« Vous n'avez pas encore une copie que vous pourriez lire ? » demanda-t-il enfin.

« Vous savez qui est derrière tout ça ? »

« Non. »

« Je ne vous crois pas. »

« Alors croyez-moi plus tard. »

J'aurais volontiers raccroché.

À la place, je demandai :

« Pourquoi la copie d'Alexandre s'arrête-t-elle à Uruk ? »

« Parce que ces tablettes ne lui sont jamais parvenues. »

« Elles sont donc à Damas ? »

« Peut-être. Ce n'est qu'une piste possible. »

« Et où mène-t-elle finalement ? »

Al Atia se tut. Puis il dit : « Aucune idée. Lisez d'abord ce que vous possédez. »

Je n'obtins rien de plus de lui. Savait-il que j'avais encore une clé USB ?

4e jour

Le lendemain matin, je racontai au propriétaire de l'hôtel ce qui s'était passé. Au nom d'Alayna, il éleva la voix.

« Pas encore ! »

« Qu'est-ce que vous voulez dire, pas encore ? »

Il jura en arabe, frappa le comptoir de la paume et finit par m'expliquer qu'Alayna ne s'était pas présentée au travail ce matin-là.

« Au travail ? »

Il me regarda sans comprendre.

« Elle travaille ici. Au service des chambres. »

Il n'avait jamais entendu parler d'une fondation culturelle.

À la réception non plus, personne ne savait quoi que ce soit à son sujet. Alayna y avait donné un autre nom que celui sous lequel elle était employée à l'hôtel. Le numéro de téléphone de la prétendue fondation n'existait pas.

J'en savais maintenant moins sur elle que la veille au soir.

Il ne restait que la photo.

Merci pour le dîner.

Je la glissai dans la serviette vide d'Alexandre.

La police enregistra ma plainte avec cette indifférence patiente qui laissait supposer que les manuscrits volés ne figuraient pas parmi les problèmes les plus urgents du Caire.

L'appareil photo et l'argent liquide n'avaient pas été touchés.

Quelqu'un avait cherché précisément le manuscrit et ses copies.

Cela ne me rassura pas. Je fis une nouvelle copie du manuscrit.

5e et 6e jours

Je passai les deux jours suivants dans des postes de police. Quatre verres d'alcool anisé et un dîner étaient censés avoir coûté environ mille trois cents dollars. Même pour Le Caire, cela me parut ambitieux.

Nous nous rendîmes ensemble chez le propriétaire de l'établissement. Il nous reçut aimablement et régala toute l'équipe de policiers.

Je considérai cela comme une forme culturellement intéressante d'enquête indépendante.

Après quelques négociations, je récupérai la moitié de mes dépenses.

« L'arrangement est correct », m'expliqua l'un des policiers.

J'étais impressionné.

Ici, les lois n'étaient manifestement pas appliquées exactement comme chez nous. Peut-être étaient-elles simplement négociées avec davantage d'hospitalité.

7e et 8e jours

Je ne quittai presque plus ma chambre d'hôtel.

Al Atia appela plusieurs fois. Il tenait absolument à dîner encore une fois avec moi et proposa d'amener son fils. Je refusai.

Pas par méfiance envers lui. Du moins, c'est ce que je me racontais. Le room service déposait les repas devant ma porte. Cela suffisait.

Al Atia ignorait que je possédais une clé USB qui avait survécu au cambriolage. Il n'avait pas besoin de le savoir. Je ne lui faisais pas confiance — même s'il aurait depuis longtemps pu vendre le manuscrit s'il avait eu cette intention. D'un autre côté, j'en savais trop peu sur lui pour que cette pensée suffise à me rassurer.

Peut-être me méfiais-je aussi de lui parce qu'Alayna en savait davantage sur le manuscrit qu'elle n'aurait dû. Je pris sa photo dans ma main. Quelle femme mystérieuse.

À ce moment-là, Charles Aznavour et Carole King entonnèrent *The Sound of Your Name*. Je l'écoutai environ mille fois.

Peut-être parce qu'Al Atia se taisait toujours au moment précis où ses réponses devenaient intéressantes.

Une pensée me revenait sans cesse : il aurait pu faire disparaître le texte depuis longtemps. Ce fait plaidait clairement contre mes soupçons.

La méfiance restait pourtant la seule chose qui me donnait un sentiment de contrôle.

Je relus la copie d'Alexandre encore et encore.

Certains passages, je ne voulais pas les croire : le lien entre Tehenu et d'autres mondes, des engins volants propulsés au mercure, appelés Vimanas, des habitats fermés, des cours d'eau artificiels et une technologie qui ne correspondait pas à l'histoire connue.

Ces tablettes étaient-elles seulement authentiques ?

Je n'aimais guère ces cow-boys spatiaux de l'archéologie qui voyaient un astronaute derrière chaque ancien relief. Je pensai à mon compatriote von Däniken, à Scotty dans Star Trek, et je me mis à rire.

Puis je continuai à lire.

À chaque page, il devenait plus difficile de rire.

9e jour / 10 h 30

Le neuvième jour, je quittai Le Caire à bord d'un avion de ligne. Le siège était étroit, le repas mauvais, mais l'avion avait suffisamment de carburant.

Je considérai cela comme un luxe.

De retour chez moi, je rêvai pendant des jours de l'Égypte. Du Nil lumineux et de ses bateaux. De Sumer et de la divine **Inanna**. De l'Inde et de récits anciens gravés dans l'argile.

Je passai des nuits blanches à me retourner dans mon lit jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une seule pensée :

Je voulais traduire pour moi la copie française d'Alexandre en allemand. Ce serait plus simple pour comprendre tout cela, pour comprendre ce dont j'avais hérité.

Puis je compris que ce texte ne devait pas disparaître dans un tiroir.

Quatorze mois plus tard

Pendant des mois, je travaillai à cette transposition en marge de mon métier. Sans précipitation, mais avec un engagement croissant. Non que j'eusse un talent particulier pour cela. Pourtant, la tâche m'entraînait toujours plus profondément.

À un moment, je fus convaincu que presque personne ne pouvait comprendre ces phrases comme moi.

Cela paraît prétentieux. Peut-être que ça l'était.

De plus en plus, j'avais le sentiment d'être lié à ce Re-Tho qui avait consigné ses souvenirs environ cinq mille ans plus tôt. Ou d'autres les avaient-ils notés pour lui ? Je ne le savais pas.

Je ne traduisais pas seulement mot à mot. Je libérais les phrases françaises d'Alexandre de leur raideur, raccourcissais les répétitions et conservais les noms anciens là où aucun mot moderne ne pouvait les remplacer. Je laissais les passages endommagés ouverts ou les complétais avec prudence à partir du contexte.

Je ne savais pas toujours si je traduisais les mots de Re-Tho ou si je prolongeais les pensées d'Alexandre. La distance entre le texte et moi commença à diminuer.

À quel point, je ne le compris que plus tard.

Après avoir transposé le texte principal continu, j'étudiai plus attentivement les photographies, les relevés et les reproductions de certaines tablettes cunéiformes d'Alexandre. Une grande partie avait déjà trouvé sa place dans sa copie. J'avais d'abord laissé certains fragments intacts.

Ils parlaient de l'origine première — de cet instant où tout surgit du chaos pour entrer dans l'existence.

Parmi les documents se trouvait également une petite tablette d'argile, peut-être une reproduction gravée par Alexandre lui-même.

On pouvait y lire :

Tep Zepi.

Les premiers jours. Non pas l'enfance d'un homme, mais la naissance d'un monde.

Le titre du livre me donna davantage de difficultés.

Le premier prophète ?

Un souffle d'éternité ?

Les deux sonnaient comme des livres que je n'aurais moi-même jamais lus.

Finalement, le titre se dégagea presque tout seul du texte :

JOURNAL D’UN VOYANT

Il restait à voir si Re-Tho était réellement un voyant. Au début, c’était surtout un garçon avec trop de questions, une famille compliquée et un talent remarquable pour se mêler des ennuis.

À partir d’ici suit ma transposition de la copie française d’Alexandre.

J’ai conservé les termes étrangers là où aucun mot actuel ne pouvait en porter pleinement le sens. Les passages endommagés restent visibles lorsque leur signification ne pouvait pas être déduite du contexte.

Tout ce qui suit appartient à Re-Tho.

Ou du moins à ce Re-Tho qui est né des tablettes, de l’écriture d’Alexandre et de ma propre implication dans son histoire.

JEUNES ANNÉES À TEHENU

Dans ma conscience cosmique, je suis et

je contemple le Tout —

l'univers entier, animé et inanimé,

éternellement uni en lui-même.

Je contemple aussi toutes les autres choses

que tu désires voir.

Mais puisque tu ne peux me contempler

avec ton œil terrestre,

je veux te donner l'œil divin.

Versets 7 et 8 de la Bhagavad-Gita

Je naquis par une nuit de nouvelle lune, en l'an 3114 avant l'ère qui viendrait plus tard.

On n'aurait pas eu besoin de me le raconter, car mes souvenirs commençaient bien plus tôt — en un lieu où le souvenir aurait dû être impossible. À une époque où notre prétendu plan du monde ne s'était même pas encore éveillé. Mais n'allons pas si loin en arrière.

La salle de naissance était hexagonale. Dans chaque angle se dressait un cristal, tous orientés vers un point d'or dans le haut plafond. Du jasmin était répandu sur le lit où Ha-Tar, ma mère, était en travail.

Pho-Tar, son mari et celui qui deviendrait plus tard mon père à tous égards, tenait dans sa main la Fleur du Pouvoir : un long sceptre de cristal dont les anneaux délicats figuraient les courbes de la colonne vertébrale humaine.

Ptah entra dans la pièce avec un sac en cuir de bœuf. Il était le plus jeune du Conseil des Dix et n'appartenait pourtant à aucun des dix pays de Tehenu. C'est pourquoi on l'appelait le Onzième.

D'autres l'appelaient l'Architecte cosmique, le Maître des formes ou l'un des derniers hommes qui comprenaient encore le fonctionnement des choses anciennes.

Ptah lui-même préférait probablement son nom.

Il sortit du sac Ahua, un crâne de cristal qui, selon la tradition, portait un savoir venu d'une autre galaxie. Il le plaça derrière la tête de ma mère.

J'appris plus tard que l'Almachna devait ouvrir la perception non seulement aux galaxies voisines. Ses lignes s'étendaient à travers cent onze autres.

Aucun être humain ne devait les voir toutes en même temps. Il devait seulement apprendre à lire les lots du destin cachés à Sumer. Ils conservaient un savoir provenant des galaxies environnantes et de cent onze autres encore.

Le rituel de l'Almachna commença.

À cette époque, les habitants de Tehenu croyaient encore qu'à l'aide de cristaux, de mots et de mouvements exécutés avec précision, ils pouvaient ouvrir la bouche, les sens et la mémoire d'un enfant.

Peut-être le pouvaient-ils.

Peut-être les images qui vinrent alors n'étaient-elles que le prix de leur puissante croyance.

Entre les battements du cœur de ma mère et la voix de Ptah apparut soudain un autre son.

Métallique. Urgent. Aucun son de la salle de naissance.

Je vis une plaine rouge sous un ciel poussiéreux. Des silhouettes en vêtements fermés couraient vers un dôme de verre. Derrière elles, une lumière grandissait sans bruit.

Une femme frappait contre un sas tandis que, de l'autre côté, un homme pressait ses deux mains contre le verre.

Puis il ne resta qu'un horizon blanc, un sol noir et un grondement lointain.

Les images disparurent avant que je puisse leur donner un nom.

Elles étaient parties avant même que mon corps soit tout à fait dans le monde.

Plus tard, Ptah appela ces fragments des champs de mémoire. Ma-tha les appelait des avertissements.

Les Prees, nos sages-serpents aux deux yeux, leur auraient probablement donné un nom plus long, puis se seraient disputés pour savoir ce qu'il signifiait.

Moi, au début, je ne les appelai pas du tout.

Un enfant à naître possède peu de concepts, et la faim couvre très efficacement les problèmes métaphysiques.

Autrefois, on avait tué un vieux roi pour qu'un nouveau puisse prendre sa place. Plus tard, les gens de Tehenu se crurent devenus plus civilisés et remplacèrent le meurtre par un rituel.

Les anciens désirs demeurèrent. Seuls leurs noms devinrent plus beaux.

Tehenu se trouvait alors déjà dans son dernier grand âge. Les tours de cristal brillaient encore, l'eau coulait dans les trois anneaux de la ville et les planeurs s'élevaient au-dessus des canaux. Mais une grande partie du savoir qui avait permis de les construire s'était déjà perdue.

Les hommes vivaient parmi les vestiges d'une grandeur qu'ils continuaient à prendre pour la leur.

C'est dans ce monde que je naquis.

Ha-Tar prononça un mantra.

« Je te connais, lumière du monde. Je te connais, lumière cosmique. Je t'aime et je suis un avec toi. »

Elle gémit. La sueur coulait sur son corps tandis que l'air devenait plus lourd et que les cristaux pulsaient davantage. Une lumière bleu-violet glissa sur le crâne. Autour de son

ventre se forma une matrice de lumière, de souffle et de ces forces auxquelles nos savants donnaient de nombreux noms sans jamais parvenir à une explication définitive.

Dans le souvenir que l'Almachna me laissa, je n'étais d'abord pas séparé de ma mère. J'étais son corps, sa douleur, son sang et, en même temps, toute la pièce.

L'Un se contracta pour naître comme un être apparemment séparé.

Passer de l'illimité à un petit corps mouillé était une performance considérable.

Je fis de mon mieux.

Deux hommes me regardaient, les larmes aux yeux. Je cherchai aussitôt le sein de ma mère et bus jusqu'à ce que le monde redevienne de dimensions supportables.

Derrière eux apparut, le temps d'un souffle, un vieil homme sous une couverture blanche. Il leva lentement la main comme s'il me faisait signe depuis un lieu très lointain.

Je levai moi aussi ma petite main.

Puis je retrouvai le sein de ma mère, et le vieil homme disparut.

Pho-Tar me porta jusqu'à la fenêtre. Les premiers rayons du soleil chassèrent la nuit.

« Ton nom est Re-Tho », dit-il.

Ma mère me regarda. Son regard était si calme que je ne l'oubliai jamais.

Quelques heures plus tard, elle mourut.

Ainsi vécus-je ma naissance : comme une séparation brutale d'avec un espace sans limites. Le dernier regard de Ha-Tar pénétra en moi plus profondément que tous les mots qui suivirent. Des inconnus l'emportèrent, Ptah lança des ordres, et je hurlai dans les bras de Pho-Tar contre quelque chose qui était déjà irrévocable.

Ce fut ma première expérience de l'amour : il était parfait — et il disparut.

Lorsque je me réveillai de nouveau, je vis Aan-Thee. Elle était la sœur de Pho-Tar et venait elle-même de donner naissance à une fille. Je ne connaissais pas ses yeux, pourtant ils me semblaient familiers.

Elle me prit au sein et devint, sans remplacer ma mère, la femme qui me porta durant mes premières années.

Sa fille Tho-ran grandit à mes côtés. Nous nous appelions frère et sœur, même si les adultes employaient parfois des termes plus compliqués.

Les enfants comprennent plus simplement la parenté : celui qui mange avec vous, se dispute avec vous, dort, pleure et reste au moment décisif fait partie de la famille.

Notre maison se trouvait dans le jardin central de Tehenu, appelé Mitgaard. Ce n'était pas un palais, mais elle était assez grande pour pouvoir éviter les autres quand on avait besoin de calme. Une cour intérieure reliait les pièces d'habitation, les ateliers et les jardins. L'eau coulait dans d'étroits canaux. Du jasmin et des grenadiers poussaient le long des murs.

Pho-Tar avait un bureau rempli de plans de construction, de cristaux et de pensées à moitié achevées. Ptah venait si souvent chez nous que, pendant longtemps, je crus qu'il appartenait lui aussi à la maison.

Le matin, Mitgaard reposait comme un souffle sur les anneaux d'eau et les collines du jardin central aux trois cercles. L'eau courait dans de minces rigoles, de petites roues claquaient dans les ateliers, et les canaux apportaient de loin les appels des marchands.

Lorsque le vent venait de la mer, le sel se mêlait au parfum du jasmin, des grenades et des parfumeries de la zone ouvrière. On y fabriquait des huiles à partir de fleurs, de résines et de choses dont on n'expliquait pas l'origine aux enfants.

Le chemin de l'école longeait un moment le fleuve Sa-la. Des fleurs jaunes, rouges et bleu-violet poussaient entre les pierres ; des magnolias blancs et roses se tenaient sur la rive comme des maîtres tranquilles.

Des porteurs traversaient d'étroits ponts. Sous eux glissaient des barques plates chargées de métal, de céréales et de cristaux.

À ces heures-là, Tehenu semblait parfaite.

Seules quelques murailles portaient déjà de fines fissures qui s'élargissaient un peu chaque mois.

Aan-Thee s'installa définitivement chez nous avec Tho-ran après la mort de son mari dans un accident à la centrale énergétique. Plusieurs hauts cristaux de silicium en forme de pyramide s'étaient affaissés. Lui et d'autres ingénieurs solaires avaient essayé de les redresser.

La tentative se termina par une décharge qui tua non seulement des hommes, mais endommagea toute la matrice énergétique de Tehenu. Le même jour, plusieurs Vimanas s'écrasèrent.

Pho-Tar en parlait rarement. Quand je posais des questions, il disait que j'étais trop jeune.

Il le disait aussi à propos de beaucoup d'autres choses, si bien que je soupçonnai très tôt que devenir adulte consistait surtout à obtenir enfin des réponses.

Plus tard, je découvris que les adultes avaient surtout de meilleures excuses.

Aan-Thee était sensuelle, bruyante et vivait ses relations avec une franchise qui, même à Tehenu, ne passait pas inaperçue. Ses amants changeaient, son enthousiasme demeurait. Le problème était moins qu'elle recevît des hommes que le fait que toute la maison devait participer sans avoir été invitée.

Dans ces moments-là, Pho-Tar se raclait souvent la gorge.

Ptah s'amusait.

Tho-ran faisait semblant de ne rien entendre.

Moi, je posais des questions.

« Pourquoi est-ce qu'elle crie comme ça ? » demandai-je un jour.

« Parce qu'elle est contente », répondit Ptah.

« À ce point ? »

« Certaines personnes expriment leur joie de façon acoustique. »

Pho-Tar lui lança un regard sévère.

Aan-Thee, qui recevait souvent des hommes, arriva peu après dans le jardin, les cheveux en bataille, et demanda pourquoi nous avions tous l'air si préoccupé.

Personne ne répondit.

L'attaque était sa forme préférée de honte.

Malgré son agitation, elle nous aimait. Elle pouvait jeter un homme dehors à un instant et, l'instant suivant, rester des heures assise près de mon lit lorsque j'avais de la fièvre.

Elle n'était pas une mère de remplacement, mais Aan-Thee — contradictoire, épuisante, généreuse et vivante.

Pho-Tar, lui, était plus calme. Il était Tekton, bâtisseur et dépositaire d'une ancienne lignée familiale. Il parlait peu du pouvoir, bien qu'il possédât la Fleur du Pouvoir.

Lorsqu'il travaillait, il pouvait réfléchir pendant des heures aux angles, aux charges et à la résonance de la pierre. Si je le dérangeais, il paraissait d'abord impatient, puis m'expliquait tout avec tant de détails que je regrettais de l'avoir interrogé.

C'est de lui que j'appris à nager, à compter et à distinguer un mur porteur d'un souverain qui prétend seulement en être un.

Ptah m'enseigna les étoiles, les cristaux et le doute.

Il était plus âgé que la plupart des hommes, mais personne ne savait exactement de combien. Son visage paraissait parfois jeune, parfois très ancien. Lorsqu'il parlait, le monde s'ouvrait sur toujours d'autres mondes.

Il racontait des colonies sous des ciels rouges, Meluha, des hommes-poissons et des hommes-grenouilles, et les premiers Atlantes qui n'auraient pas encore vécu dans des corps denses.

Je ne croyais pas tout ce qu'il disait.

Mais même ses invraisemblances possédaient une cohérence intérieure.

À l'école, j'appris que les pensées étaient des vibrations, que les mots produisaient des formes et que chaque galaxie portait son propre nom. Notre maître expliquait que nous devions d'abord recevoir la pensée, puis observer son effet dans le corps, examiner ensuite sa qualité dans le cerveau et enfin l'habiller de mots appropriés.

Un matin, nous nous entraînâmes à former une pensée dans le larynx sous forme de son. Lorsque toute la classe prononça la même suite de syllabes, la pièce vibra.

Kapila me regarda, effrayé.

« Mon corps s'est mis à vibrer », dit-il.

Le mien aussi.

« Ouf », dis-je.

Le maître m'ignora.

L'école était souvent l'art de découper les choses simples en quatre étapes.

Je préférais de loin les maisons de cristal. Là, nous devions nous relier à un cristal de connaissance. On orientait l'attention, ouvrait le cœur et laissait le savoir enregistré s'illuminer en soi.

Au début, c'était fatigant. Plus tard, cela devint presque naturel.

Les maisons de cristal étaient moins des maisons que des halles ouvertes. Des arbres poussaient entre les colonnes et, les jours sans vent, on entendait la mer derrière les voix des cours.

Nos maîtres affirmaient que même les prairies et l'écorce des arbres conservaient du savoir. Nous devions poser les mains dessus et écouter.

Kapila entendait d'ordinaire de glorieux ancêtres.

Moi, j'entendais des fourmis et cela ne me valait pas une très bonne appréciation.

Pendant les pauses, nous étions couchés dans l'herbe, échangions des fruits, nous disputions sur l'origine des hommes et regardions les hauts cristaux de silicium prendre couleur au soleil.

Certains n'étaient plus tout à fait droits.

Personne n'aimait en parler.

À Tehenu, on avait appris à appeler la dégradation « perturbation vibratoire passagère » jusqu'au moment où quelque chose s'effondrait.

Ma-tha m'offrit un cristal appelé Gita Tehenu. Il se divisait en cinq chapitres principaux : naissance, devenir humain par le mental, histoire de notre culture, avenir et enfin cette réconciliation qui devait réunir tout ce qui précédait.

J'avais déjà traversé les trois premiers.

Je lisais maintenant le quatrième.

Ce n'étaient pas des prophéties. Nos voyants prétendaient seulement lire ces vagues du temps qui reposaient depuis toujours dans l'océan de l'être.

Le quatrième chapitre était dangereux pour moi. Quand je le lisais, mon troisième œil ne s'ouvrait pas comme une porte, mais comme une fissure. Ensuite, il refusait souvent de se refermer pendant des heures.

Je vis deux armées parentes sur une vaste plaine. Des chars s'élevaient au-dessus du sol ; certains avaient des roues, d'autres non. Un guerrier abaissait son arme tandis qu'un conducteur de char lui expliquait pourquoi tuer n'était pas réellement tuer.

Derrière le champ de bataille se trouvaient Tehenu et, très loin, un monde rouge aux villes scellées.

Puis vinrent des villes de verre et d'acier.

Les mers montèrent. Les forêts brûlèrent. Les côtes se brisèrent.

Enfin, d'immenses véhicules s'élevèrent dans le ciel. Je ne savais pas où ils volaient. Je savais seulement que les hommes croyaient pouvoir recommencer ailleurs.

Pourquoi le même mouvement revenait-il toujours ?

Savoir. Pouvoir. Destruction. Fuite. Migration énergétique…

Une seconde question me tourmentait encore davantage :

Pourquoi me montrait-on tout cela ?

J’étais un garçon. Je ne pouvais empêcher une guerre qui aurait lieu bien après ma mort, sauver une côte inconnue ni expliquer à un homme du futur qu’un autre ciel ne créait pas un autre être humain.

L’image du cristal ne proposait aucune action.

Elle montrait seulement.

Pour la première fois, je pressentis que voir n’était pas nécessairement une bénédiction.

Une bénédiction aurait au moins su quand s’arrêter.

Ma-tha disait que le cinquième chapitre pourrait me réconcilier avec les précédents.

Je ne l’avais pas encore atteint.

Ma-tha était mon enseignante la plus importante. On disait qu’elle descendait d’une lignée lémurienne. Sa mère était une haute magicienne de Khebit, cette partie de l’ancien continent qui avait déjà sombré.

Personne ne pouvait m’expliquer comment une femme pouvait venir d’un pays englouti bien avant sa naissance.

Chez Ma-tha, le temps semblait plutôt être une recommandation.

Elle portait peu de bijoux et ne se maquillait pas. Ses yeux en amande ouvraient mon cœur avec la même fiabilité que mon troisième œil.

Je tombai amoureux d’elle avec ce sérieux dont seuls les très jeunes sont capables.

Elle avait probablement dix ans ou davantage de plus que moi. Cela ne me dérangeait pas. J’avais de toute façon prévu d’améliorer plus tard les lois du monde.

Ma-tha nous enseignait le pouvoir.

« Le pouvoir est une expression de l’amour, disait-elle. C’est une force, un mouvement et la capacité de reconnaître les mouvements. Dans la main d’un voyant, il peut guérir. Dans celle d’un imbécile, il peut détruire un peuple. »

Kapila demanda :

« Qu’est-ce qu’un imbécile ? »

« Toi ! » criai-je.

C’était l’une de ces phrases qui sortent de la bouche avant même que l’esprit ait eu le temps de s’habiller.

Ma-tha me regarda.

« Non, Re-Tho. Kapila n'est pas un imbécile. Mais ta remarque était imbécile. »

J'eus chaud.

Elle alla vers Kapila, s'agenouilla à côté de lui et expliqua qu'un imbécile était quelqu'un prisonnier de sa personnalité, qui utilisait les autres à son profit et ne voyait que le prochain avantage.

Un homme qui confondait pouvoir et possession. Puis, en passant près de moi, elle me caressa les cheveux. Même ses reproches portaient de l'amour. C'était peut-être pour cela que je retombais amoureux d'elle chaque jour.

Après un cours, Ma-tha me trouva dans la maison de cristal. J'étais assis devant la Gita Tehenu, les deux mains pressées contre le front.

« Ferme-le », dis-je.

« Quoi ? »

« L'œil. »

Elle s'agenouilla devant moi.

« Je ne peux pas le fermer à ta place. »

« Alors pourquoi l'avez-vous ouvert ? »

« Nous avons renforcé une disposition qui était déjà là. »

« C'est la version longue de : ouvert. »

Ma-tha posa sa main sur ma poitrine, pas sur mon front.

« Nomme cinq choses qui sont ici, maintenant. »

« Toi. Le sol. Le cristal. Mon mal de tête. Kapila dehors, qui fait semblant de ne pas écouter. »

Des pas s'éloignèrent derrière la porte.

« Bien, dit-elle. Ce qui est proche te protège de l'illimité. »

« Et si l'illimité est plus bruyant ? »

« Alors tu dois apprendre à donner à un être humain, à un souffle ou à un bol d'eau plus de réalité qu'à mille mondes. »

« Les mondes ne sont-ils pas réels ? »

« Ce n'est pas la première question. »

« Laquelle alors ? »

« Qu'est-ce que cette vision fait en toi ? »

Elle attendit que je la regarde.

« Garde le secret de ton troisième œil, Re-Tho. Pas seulement devant les autres. Protège aussi l'être en toi de cet œil. »

Kapila et moi nous heurtions souvent. Il était fier, ambitieux et avait le don de traiter chaque désaccord comme une bataille.

Il comptait pourtant parmi mes amis les plus proches.

Nous nous battions, nous réconciliions, puis nous nous disputions pour savoir lequel des deux avait commencé la réconciliation.

Un jour, après l'école, je m'arrêtai sur le pont du Musc. Sous moi, des alligators reposaient dans l'eau.

Tho-ran voulait poursuivre son chemin, mais je lui demandai de rentrer sans moi.

Le crépuscule se posa sur le fleuve. Les animaux glissaient dans l'eau, se mordaient l'un l'autre comme pour jouer, puis disparaissaient entre les plantes.

Alors je les entendis.

Pas avec mes oreilles.

« Le marais est notre maison, dit quelque chose en moi. Vous autres humains portez le même noyau ancien que nous. »

Je me figeai.

La voix parlait des premiers temps, lorsque les hommes, les serpents et les crocodiles se comprenaient encore. Des Prees, ces serpents à un ou deux yeux, comme on appelait nos savants.

Les animaux prétendaient que notre troisième œil s'était atrophié et que nous avions oublié que leur forme avait autrefois été sacrée — sacrée au sens d'entière.

« L'héritage reptilien nous relie, dit quelque chose en moi. Il est enfoui au plus profond du noyau de votre devenir humain. Autrefois, vous ne nous considériez pas comme des bêtes muettes des marais, mais comme d'anciens porteurs de savoir. Serpents, crocodiles, humains — des formes séparées, mais non des origines séparées. »

« Peux-tu nous comprendre ? » demandèrent-ils.

« Oui », répondis-je.

Au même instant, je vis mon visage dans l'eau.

Pendant un moment, mes yeux parurent étrangers, plus étroits, plus anciens. Presque animaux.

Ou plutôt comme le souvenir de quelque chose qui, en moi, n'avait jamais tout à fait disparu.

Je reculai.

Puis je m'enfuis aussi vite que possible.

À la maison, Pho-Tar et Ptah étaient assis dans le jardin. Ils riaient, chose assez rare chez Ptah pour interrompre même ma peur.

« Assieds-toi », dit mon père.

De l'étage supérieur nous parvint la joie parfaitement audible d'Aan-Thee.

« C'est encore elle ? » demandai-je.

Pho-Tar changea de sujet.

« Tu veux venir avec nous visiter les nouveaux pays ? »

J'oubliai les alligators.

« Quels pays ? »

« Khemet. Te-Meri. Le pays de l'Annil. »

« L'Égypte ? »

Ptah hocha la tête.

Des Atlantes installés là depuis des générations avaient demandé de l'aide. Ils voulaient construire de nouvelles pyramides et de nouveaux temples, mais leurs édifices s'affaissaient.

Pho-Tar m'expliqua l'angle d'une pyramide stable, l'importance des fondations et pourquoi un bâtiment ne devenait pas sacré simplement parce qu'un prêtre se tenait assez longtemps devant lui.

« Nous voulons leur montrer comment répartir la charge, dit-il. Et nous allons rendre visite à une vieille amie. »

« Laquelle ? »

« Tu le sauras là-bas. »

« Combien de temps resterons-nous ? »

« Environ soixante jours », répondit Ptah.

Je fêterais donc mon prochain anniversaire à Khemet. À Tehenu, on était considéré comme adulte à partir de seize ans.

Cela me paraissait raisonnable tant que personne ne me demandait de me comporter en conséquence.

Pho-Tar me raconta que Tehenu devenait de plus en plus instable. Les volcans se réveillaient, la matrice énergétique défaillait, la mer montait. Le Conseil des Sages pensait que la dernière partie du pays finirait un jour par sombrer.

« Et alors ? » dis-je d'abord. « D'autres peuples ont eux aussi perdu leurs pays. »

Pho-Tar me regarda longuement.

« Nos anciens parlent de trois grandes périodes d'incertitude. La première est si profondément perdue dans le brouillard que nous ne savons même pas ce qui a sombré à cette époque. La deuxième fut le grand déluge, lorsque le soleil mourut et qu'une grande partie de l'ancien pays disparut dans la mer. »

« Et la troisième ? »

« Elle a peut-être commencé depuis longtemps. »

Il parla de Limurien, des Hyperboréens et de ces hommes bleutés venus du Nord, apparus puis disparus. La plupart, du moins.

Aucune culture ne dure éternellement.

Tout passe — comme si rien n'avait jamais existé.

Je sentais le paradoxe de ces grands mots, mais aussi la peur qu'ils contenaient.

« Peut-être notre dignité est-elle devenue orgueil. Peut-être notre savoir nous entrave-t-il aujourd'hui. Peut-être nos corps ne vivent-ils plus aussi longtemps que ceux de nos ancêtres. Tout est en mouvement. »

Je ne savais pas d'où me venaient ces phrases.

Ptah me regarda attentivement.

« Tu parles avec sagesse, dit-il. Et avec peur. »

Cela me toucha, car je tenais ce trait de lui.

Puis il sourit.

« Un vieux proverbe dit : voyage et conquiers le monde avant de devenir adulte. C'est ainsi seulement que ton vrai soi se révèle. »

« Pourquoi conquérir ? Je dois vraiment le conquérir ? »

« Non. Le monde te survivra très bien sans ta domination. »

Je ne répondis rien. Je pensai seulement : un moi peut-il vraiment s'éveiller ?

Ptah m'observa lentement, avec attention. Voulait-il savoir tout ce que je voyais ?

Les derniers jours d'école passèrent vite. Ma-tha savait déjà que nous partions.

« Profites-en, dit-elle. Et n'oublie pas : Khemet n'est pas le seul lieu à porter les traces de l'ancien Limurien. Meluha et Lanka aussi. »

« Est-ce que je te reverrai ? »

Elle me regarda longtemps.

« Tout ce que tu aimes vraiment, tu le reverras. Peut-être simplement pas sous la forme que tu attends. »

Ce n'était pas une réponse dont un garçon amoureux pouvait faire grand-chose.

Sur le chemin du retour, je ne pris pas le trajet le plus court.

Je suivis le canal central à travers la zone ouvrière. Dans les ateliers ouverts, des hommes martelaient du cuivre incandescent sur des pierres plates. Des étincelles jaillissaient dans le crépuscule. Les teinturiers retiraient de longues bandes de tissu de bassins fumants, et des parfumeries s'échappait l'odeur lourde du jasmin, de la cannelle et des fleurs jaunes qui ne poussaient qu'au bord des anneaux d'eau intérieurs.

Les ouvriers des parfums affirmaient qu'ils pouvaient extraire d'une fleur non seulement son odeur, mais aussi sa mémoire.

Je n'avais jamais compris comment on distinguait l'une de l'autre.

Sur les murs brillait l'orichalque, cet alliage de cuivre clair qui, dans la lumière du soir, paraissait presque blanc. Derrière s'étendaient des jardins, des pistes de course et les grands bassins.

Des enfants couraient sur d'étroits ponts. Des barges de fret glissaient sous eux. Des ouvriers chantaient en déchargeant les fruits, comme si la ville leur appartenait.

Peut-être leur appartenait-elle davantage qu'aux prêtres et aux princes.

De loin, Tehenu paraissait inchangée.

Ce n'est qu'en regardant de plus près que les fissures apparaissaient.

Un bassin était vide. Des échafaudages en bois entouraient une tour de cristal. Trois dalles blanches manquaient sur un pont, et personne ne les avait remplacées.

Devant un Griha fermé, des morceaux d'un ancien Vimana reposaient dans l'herbe. L'eau de pluie s'était accumulée dans sa coque ouverte.

Autrefois, on construisait ici des engins volants.

À présent, presque personne ne savait encore les réparer entièrement.

Pho-Tar travaillait derrière la maison sur un cristal de commande. Assis sur un tabouret bas, la pièce coincée entre les genoux, il essayait de détacher un anneau brisé en métal Vaatamitra.

À côté de lui se trouvaient des outils, des coupelles d'acide et plusieurs pages d'un ancien manuel.

« Tu es en retard », dit-il sans lever les yeux.

« J'ai fait mes adieux à la ville. »

« Nous partons pour soixante jours. »

« On ne sait jamais. »

Il leva les yeux.

« C'est vrai. »

Ses mains étaient noires de poussière métallique. Sur la table reposait un bouclier thermique dont la surface réfléchissante s'était ternie par endroits.

« C'est pour notre Vimana ? »

« Non. Pour un autre. »

« Lequel ? »

« Un qui ne volera probablement plus jamais. »

« Alors pourquoi le répares-tu ? »

Pho-Tar tourna l'anneau métallique vers la lumière.

« Parce qu'une chose ne devient pas sans valeur simplement parce que nous ne comprenons plus comment elle fonctionne. »

« Ça sonne triste. »

« C'est une remarque technique. »

« Chez toi, la technique sonne souvent triste. »

Il sourit brièvement.

« Autrefois, nos ateliers pouvaient construire de nouveaux Vimanas. Aujourd'hui, nous maintenons les anciens en vie avec des pièces de rechange prélevées sur d'autres appareils anciens. »

« Peut-être qu'un jour nous n'en aurons plus besoin. »

« C'est généralement ce que disent ceux qui ne savent pas les construire. »

Il posa l'anneau de côté.

« Nous possédons encore un grand savoir, Re-Tho. Mais une part croissante de ce savoir n'est plus faite que de noms de choses que personne ne sait fabriquer. »

Je regardai les feuilles couvertes d'écriture.

« Alors pourquoi les Prees n'écrivent-ils pas tout de façon compréhensible ? »

« Parce que trop de savoir intellectuel affaiblit le pouvoir. »

« Ça ne s'est pas déjà produit depuis longtemps ? Peut-être méritent-ils de perdre le pouvoir. »

Pho-Tar éclata de rire.

« Tu devrais répéter ça demain devant le Conseil des Sages. »

« Je peux venir avec vous ? »

« Probablement pas. »

Il se lava les mains dans une coupe. L'eau devint grise.

« Aide-moi à remettre le couvercle. »

Ensemble, nous soulevâmes la lourde plaque au-dessus du cristal de commande. Pho-Tar guida mes mains, même si je pensais pouvoir le faire seul.

« Ne pousse pas, dit-il. Sens l'endroit où elle s'enclenche. »

« Le métal ne sent rien. »

« Toi, si. »

La plaque descendit dans son logement.

Un léger clic.

« Tu vois ? »

« Je l'ai entendu. »

« Encore mieux. »

Nous continuâmes à travailler jusqu'à la nuit.

Plus tard, nous mangeâmes dans le jardin. Aan-Thee avait fait des gâteaux aux fruits et prétendait qu'ils étaient destinés au voyage.

Presque la moitié disparut le soir même.

Ptah nous rejoignit, sentant l'huile, la fumée et cet élixir amer avec lequel il nettoyait ses instruments.

« Le dernier Vimana est prêt », dit-il.

« Le dernier qui fonctionne », corrigea Pho-Tar.

« Tu débordes d'espoir aujourd'hui. »

« Je suis précis. »

Ptah prit une part de gâteau.

« La précision est le petit frère du pessimisme. »

« Et la faim, le père de ta philosophie. »

Ptah mordit dedans.

« Une belle famille. »

Je regardai l'un, puis l'autre.

À cette époque, j'ignorais que ce serait l'une des dernières soirées où nous serions assis tous les trois dans ce jardin.

Peut-être aurais-je regardé plus attentivement.

Peut-être aurais-je gravé dans ma mémoire les mains de Pho-Tar, le sourire fatigué de Ptah, l'odeur du figuier et le bruit de l'eau derrière le mur.

Mais les hommes reconnaissent presque toujours leurs dernières fois lorsqu'elles sont depuis longtemps passées.

Le jour du départ, le ciel était clair.

Le Vimana se tenait sur la plateforme surélevée, près de l'anneau d'eau occidental. Sa coque avait été réparée à plusieurs endroits. Des plaques neuves côtoyaient les anciennes, des métaux clairs d'autres déjà sombres et ternes.

Il ne ressemblait pas à la dernière œuvre d'une grande civilisation.

Plutôt à quelque chose qui refusait de mourir avec elle.

Pho-Tar passa la main sur la paroi extérieure.

« Ça tiendra ? » demandai-je.

« Jusqu'au port. »

« Et sinon ? »

« Alors nous saurons si Ptah est réellement un Architecte cosmique. »

Ptah fixa une conduite.

« Les Architectes cosmiques ne sont pas chargés de l'entretien. »

« Cela explique beaucoup de choses », dit Pho-Tar.

Aan-Thee me serra si fort dans ses bras que respirer devint une notion théorique.

« Reviens. »

« C'est mon intention. »

« Les intentions sont des choses faibles. Fais-le, c'est tout. »

« Ah, c'est donc comme ça que ça marche ? » Je dus sourire et elle me relâcha.

Mais où était Ma-tha ? Elle n'était pas venue.

Je la cherchai malgré tout parmi les gens au bord de la plateforme.

Pho-Tar le remarqua.

« Elle t'a dit au revoir. »

« Je sais. »

« Et tu la cherches quand même. »

« Oui, ça aussi, je le sais. »

Il posa une main sur mon épaule.

« Au moins, tu es honnête. »

Pho-Tar, Ptah et moi montâmes la rampe. Deux aides détachèrent les cordes de sécurité.

Le propulseur au mercure se mit à bourdonner.

En bas apparut une femme âgée.

Elle lança des malédictions à Ptah, puis à mon père et enfin à moi. Au milieu des imprécations, je compris un mot :

« Khebit. »

Pays englouti.

Son visage n'était pas seulement déformé par la haine. Il y avait aussi de la douleur. Peut-être avait-elle perdu quelque chose que nous ignorions.

Ptah semblait connaître la femme. Il ne révéla pas pourquoi.

J'espérais que notre voyage se trouvait sous une bonne étoile.

Un instant, je pensai à Orion, à ces forces obscures dont Ma-tha parlait parfois.

Puis le petit Vimana, réparé avec succès par Ptah, s'éleva doucement hors de l'eau.

Mitgaard s'étendait sous nous : maisons blanches, noires et rouge-or, anneaux d'eau, jardins, temples et cicatrices des volcans.

Plus nous montions, plus tout ce que j'avais pris pour mon vaste monde devenait petit.

Ce n'est que d'en haut que je compris avec quel soin Atl avait été organisé en anneaux d'eau et en jardins. De larges canaux reliaient la mer au quartier central. De petits ponts traçaient des traits sombres sur l'eau.

Dans la zone ouvrière, les feux des forges scintillaient. À côté se trouvaient les teintureries et les parfumeries, dont même à notre hauteur semblait monter une odeur douce et lourde.

Les deux sources brillaient au soleil : la Froide et la Chaude. Entre elles se trouvaient des temples de bains, des pistes de course, des vergers et les étroits champs de pommes d'or.

Sur l'anneau le plus intérieur s'élevait la citadelle. L'argent recouvrait les murailles extérieures, l'or les pointes du temple.

Derrière se dressait le Meru aux deux sommets, comme s'il maintenait toute l'île à sa place.

Près du canal central, je vis l'Arbre du Monde.

Vu d'en haut, il paraissait petit.

Cela ne me plaisait pas.

L'arbre aurait dû être plus grand que tout ce que les hommes construisaient.

Mais au milieu de toute cette beauté, on distinguait des toits affaissés, des bassins vides et des échafaudages autour de tours de cristal qui autrefois tenaient debout sans soutien.

Devant les Grihas souterrains reposaient des engins volants hors d'usage. Certains étaient couverts de toiles, d'autres déjà attaqués par l'herbe et la rouille.

Richesse et fatigue se trouvaient dans la même image.

Tehenu ressemblait à une souveraine qui, pour une dernière fête, avait remis ses bijoux les plus précieux alors que ses mains tremblaient déjà.

Je pressai la main contre la vitre.

Pho-Tar était assis à côté de moi. Une trace sombre de poussière métallique collait encore à ses doigts.

Ptah vérifiait les instruments.

Aan-Thee et Tho-ran se tenaient quelque part en bas parmi les gens. Ma-tha était probablement à l'école.

Ou peut-être nous regardait-elle partir depuis un endroit que je ne pouvais pas voir.

Je me réjouissais d'aller à Khemet.

Des pyramides, des villes étrangères, de la traversée de la mer et de tout ce qui m'attendait hors de Tehenu.

En même temps, je voulais que le Vimana fasse demi-tour.

Les deux étaient vrais.

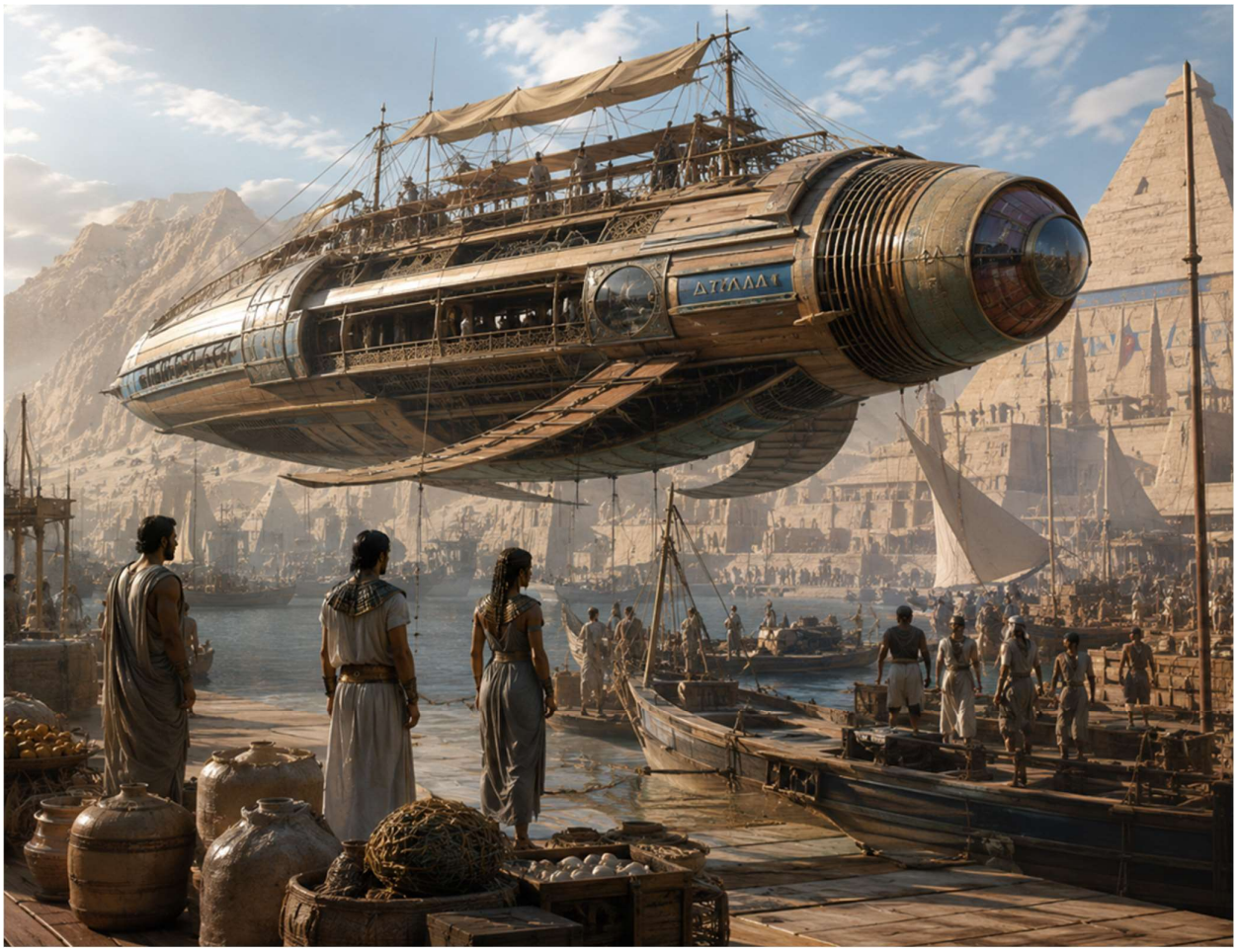
Sous nous, les maisons rapetissaient. Les anneaux d'eau se refermaient en cercles. Le Meru disparut derrière un nuage.

À cette époque, je croyais qu'un voyage commençait lorsqu'on quittait un lieu.

Plus tard, je compris qu'il commence parfois à l'instant où un lieu cesse de continuer à vivre en nous comme auparavant.

Je ne savais pas que je ne reverrais jamais Tehenu en étant le même homme.

TRAVERSÉE VERS KHEMET



Je ne peux te faire connaître que la première de mes manifestations divines,
car l'étendue de ma nature est sans limites.
Je suis l'être flamboyant qui brûle au cœur de chaque créature.
Je suis le commencement, le milieu et la fin,
l'essence sans forme de toutes les apparences manifestées.

Verset 19 de la Bhagavad-Gita, adapté

Le petit Vimana nous déposa au port principal. Nous changeâmes d'embarcation et en prîmes une bien plus grande. Sous nous, les bassins s'étaient ouverts comme des coupes sombres ; à présent, nous nous tenions entre barges de fret, pêcheurs, crochets de cuivre et ballots de toile.

Le port sentait le sel, le bitume, le bois mouillé, le poisson séché et les épices qu'un marchand défendait à grands cris contre l'air marin.

Notre barque, qui autrefois avait apparemment été capable de voler elle aussi, était grande, également cylindrique et beaucoup moins gracieuse que ne le laissait imaginer le nom de Vimana. Les marins appelaient ce type de navire ainsi depuis des siècles.

Les Atlantes aimaient employer ce mot pour toutes sortes de choses : vaisseau volant, véhicule rituel ou barque. Cela compliquait les conversations, mais leur donnait une profondeur qui n'était souvent que de la confusion.

Des nattes et des coussins étaient disposés sur le pont, certains raidis par le sel. Des cordages passaient dans des anneaux de bois, des jarres d'argile étaient ligaturées de raphia et, sous une bâche, une chèvre se plaignait déjà de tout le voyage avant même qu'il ait commencé.

Voyageaient avec nous des Davidiens, des Hivas, des marchands, deux femmes silencieuses aux mains tatouées et des marins venus de pays dont je ne comprenais pas les noms.

Ils commerçaient pourtant déjà entre eux, car les nombres possèdent ce talent étonnant de franchir les frontières des langues.

Un doux vent du nord-ouest gonflait la voile claire. La mer était exceptionnellement calme pour la saison. De très loin arriva sur l'eau la longue note d'une conque.

Elle me rappela le début des cours à Tehenu.

Sauf que cette fois, personne ne pouvait s'attendre à ce que je reste ensuite à ma place.

Je me trouvai une place parmi les coussins et regardai le ciel limpide. À chaque lente montée de la coque, Tehenu se détachait un peu plus de mon corps.

Je croyais encore qu'une patrie se trouvait derrière soi.

Mais son eau, ses odeurs et les voix de ses habitants voyageaient en moi.

La mer nous portait sans savoir où.

Peut-être était-ce précisément là sa sagesse.

Ma-tha n'apparut pas clairement devant mon regard intérieur. Elle était plutôt une chaleur derrière le front, une proximité qui n'avait pas besoin de corps.

Pendant un instant, je crus sentir le parfum de ses cheveux, bien que la mer s'étendît déjà entre nous.

Puis je distinguai son visage.

Il paraissait inquiet.

« Je suis avec toi, entendis-je. Quoi qu'il arrive, je suis toujours avec toi. Au-delà de tout temps. Garde le secret de ton troisième œil. Et s'il te montre trop de choses, garde-toi de lui. »

« Il ne m'arrivera rien, répondis-je en pensée. Je voyage avec Pho-Tar et Ptah, deux des hommes les plus puissants de Tehenu. »

L'affirmation avait l'air courageuse. Au moment même où je la pensais, je savais déjà que Ma-tha n'était pas rassurée.

« Comment est-ce qu'on le ferme ? » demandai-je.

Le visage de Ma-tha vacilla puis disparut. Il réapparut brièvement.

« En ne faisant pas de chaque image qui hurle ta tâche personnelle. »

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Tu ne pourras pas sauver tout ce que tu aimerais sauver. »

Puis le lien se rompit.

La chaleur resta encore en moi le temps d'un souffle, comme si Ma-tha n'avait pas retiré sa main de ma poitrine mais l'avait seulement retirée du monde visible.

Le navire respirait sous moi. Le bois grinçait, l'eau glissait le long de la coque et, quelque part, un cordage détaché frappait régulièrement le mât.

Un marin recousait une déchirure dans la voile avec une aiguille courbe sans lever une seule fois les yeux. Les femmes tatouées partageaient des graines de grenade.

La chèvre mangeait une couverture.

Tout était petit, présent et rassurant.

Je m'enfonçai davantage dans les coussins. Au-dessus de moi, il n'y avait que le ciel clair ; sous moi, une mer si calme qu'elle semblait incapable d'engloutir quoi que ce soit.

J'aurais déjà pu savoir alors que le calme et l'innocuité ne sont pas la même chose.

Soudain, une colère monta en moi. L'avertissement de Ma-tha sans mode d'emploi précis était une forme particulièrement élégante d'impuissance.

La barque me berça au rythme des coups de rame dans un rêve lumineux. D'abord, il n'y eut que de la chaleur. Puis quelque chose s'ouvrit en moi, vaste et silencieux, et la frontière entre mon corps et les images devint mince.

Je vis des hommes, dans le lointain Limurien, chasser des dragons et les tuer avec cruauté.

Sous les peaux écailleuses mourantes se mouvaient des corps humains. Deux chasseurs tenaient devant les yeux des dragons des cristaux réfléchissants jusqu'à ce que les créatures deviennent immobiles. Avant même qu'elles soient tout à fait mortes, les chasseurs leur ouvraient le crâne et portaient ensuite ce qu'ils en avaient extrait comme parure.

Ils appelaient cet acte : « La Libération de la Sagesse ».

L'un des jeunes chasseurs vomit derrière un rocher. Dans le chant qu'on entonna ensuite, il n'apparut pas. Je compatissais avec lui. L'image glissa plus loin.

Des hommes nus se tenaient en cercle autour de Belet-ili, peints de terre rouge et noire. Les tambours accéléraient leur respiration. Des mains se levèrent, des bouches s'ouvrirent et, pendant un instant, tout le cercle sembla devenir un seul corps orgiaque.

Belet-ili changeait de visage : elle était une jeune femme, une vieille sage-femme, une silhouette dont le dos portait des paysages.

Dans tous ces visages se trouvait la même fatigue — celle d'une créatrice dont les créatures l'aimaient, la désiraient et la rendaient en même temps responsable de leur condition.

D'autres voulaient chevaucher le dragon noir et le dragon rouge. Ils voulaient unir les pôles intérieurs et extérieurs, forcer la substance première de la vie et produire une nouvelle naissance.

Pendant trois lunes, ils purifièrent leurs corps. Le premier, le septième et le quatorzième jour, ils se baignaient et tentaient de laver de leur sang ce qu'ils croyaient être l'animal en eux.

Comme si l'origine pouvait se rincer de la peau aussi facilement qu'une pensée.

Derrière eux apparurent des ouvriers dans des mines et dans des champs. Leurs épaules étaient larges, mais la chair pendait sur leurs côtes. On leur avait donné beaucoup de force terrestre et trop peu de nourriture pour vivre de cette force.

Leurs maîtres appelaient cela : « l'Ordre divin ».

Et cette faim devait conduire à l'union du ciel et de la terre. Pour faim, ils utilisaient un autre mot.

Le mot resta accroché dans ma tête tandis que la scène changeait.

Puis je traversai la salle de l'initiation dans le ventre d'un sphinx. Les torches projetaient des têtes d'animaux sur les murs, la pierre était froide sous mes pieds et, d'un passage latéral, j'entendis Ptah crier.

Au même moment, il était assis à quelques pas de moi sur la barque et négociait du cuivre et de l'orichalque.

Puis je vis des humains goutter du vide. Ils se condensèrent à partir de la lumière jusqu'à devenir quelque chose qui, finalement, reçut une peau brillante et humide. Leur souffle devint un poids qui les retenait dans l'espace.

Une impulsion sans forme reçut des mains, une bouche et un nom.

À peine touchèrent-ils la terre que la faim naquit — et avec elle la peur de disparaître de nouveau.

D'abord, ils regardèrent ensemble vers le ciel.

Peu après, ils se partagèrent la terre.

Une masse terrestre s'éleva hors de l'eau. Des forêts poussèrent, des fleuves trouvèrent leur lit.

Puis vinrent les comètes, le feu et les déluges.

Le continent se brisa. De nouveaux continents apparurent.

La vision s'accéléra. Ce qui, un instant plus tôt, était encore terre devint ville, empire et souvenir.

D'une partie naquit Limurien.

Plus tard apparut Tehenu : d'abord ouverte et simple, puis remplie de canaux, de tours de cristal, de temples, d'arsenaux et d'hommes affirmant qu'eux seuls comprenaient le plan originel.

Je vis les Atlantes aller de l'est vers l'ouest.

Puis une digue se rompit entre les continents. L'eau se précipita dans un bassin asséché, engloutit des vallées et remplit une nouvelle mer.

Des comètes déchirèrent le ciel. Des terres sombrèrent, furent inondées, et de nouveaux continents se soulevèrent. Il ne resta que quelques îles et le pays des mines.

Tehenu n'était plus la grande Atlantide, mais seulement une pâle copie — un souvenir délicat, mais arrogant.

Tehenu signifiait : partie insulaire de la grande Atlantide. Pourtant, les hommes s'accrochaient encore à l'ancienne grandeur depuis longtemps fanée.

Derrière les flots, des Vimanas s'élevèrent. Je ne savais plus si je regardais vers le haut ou vers l'avant. Puis quelque chose éclata très haut au-dessus de la Terre dans une

lumière blanche. Était-ce les grands cristaux qui contrôlaient le réseau énergétique des Atlantes ?

Le temps d'un souffle, je vis un monde pâle couvert de cratères.

Puis un monde rouge aux villes scellées. Des hommes martelaient les sas. D'autres se disputaient l'air, l'eau et la question de savoir qui devait être sauvé en premier.

Les images sautèrent vers Meluha, vers une ville de la vallée de l'Indus autrefois conçue par les Atlantes.

L'instant suivant, j'étais de nouveau à Tehenu — et bien au-delà de mon époque.

Partout, quelqu'un expliquait que la guerre était nécessaire pour empêcher pire encore. Les mêmes mots étaient prononcés à Limurien, à Tehenu et dans les villes du monde rouge.

Je doutais de cette humanité. Que pouvions-nous apprendre de ces jeunes peuples ? Nous-mêmes n'avions donc rien appris.

En moi, tout devint simultané : tambours, propulseurs, tempête, cris et ce son clair venu de la pièce blanche.

Bloup. Pause. Bloup. Bloup.

Je pressai les mains sur mes oreilles, car je ne voulais plus rien voir. Cela ne servit à rien. Le troisième œil n'avait pas besoin d'oreilles.

« Re-Tho ? »

Pho-Tar se tenait soudain devant moi.